

# *Les bonnes feuilles*

Extraits choisis de l'ouvrage

victoire ce même bon combat pour le salut de l'Église et de la France que le jeune prêtre des années 48-49 prit les engagements décisifs qui allaient orienter tout son futur ministère.

## ANNEXE II

### L'INTUITION DE 1946 :

#### CE SONT LES RELATIONS QUI CONSTITUENT LA PERSONNE

Les "Mémoires et Récits" nous racontent, avec une fraîcheur et un charme peu communs, l'itinéraire intellectuel du jeune étudiant, depuis son année de philosophie à la Faculté catholique de Lyon en 1941-1942 jusqu'à son ordination sacerdotale en 1948. Faute de pouvoir citer ici ces textes qui sont en même temps un précieux témoignage sur l'enseignement que les sulpiciens dispensaient à l'époque dans leurs meilleurs séminaires, nous renvoyons notre lecteur aux cinq pages autobiographiques qui servent d'introduction à la "Métaphysique totale"<sup>1</sup>. On y découvre, avec le souvenir de l'enthousiasme du séminariste pour l'enseignement reçu, celui de ses premières intuitions d'un existentialisme relationnel qui allaient marquer si profondément toute sa pensée. Voici le passage essentiel de ce récit :

« J'entrais en théologie, dans ce même séminaire d'Issy-les-Moulineaux, à l'automne 1945. J'étais d'esprit et de volonté, selon le mot de Maritain, et selon ses propres convictions d'alors (en 1922), "antimoderne". Je haïssais la révolution que nous subissions alors, ne l'oublions pas ! dans l'État et dans l'Église. J'étais épris de tradition classique, de philosophie scolastique, d'Ancien Régime, d'instinct, ou, si l'on veut, de préjugé, par réaction contre l'universel et vulgaire chambardement qu'avait déclenché la "Libération" jusque dans les domaines élevés de la métaphysique, de la morale et de la religion.

« J'étais thomiste, dans le sentiment insurpassable de la perfection de sa synthèse philosophique, je l'ai dit. Et je m'apprétais à embrasser du même cœur sa "Somme théologique". J'entendais dire, certes, que saint Thomas n'avait pas été donné à l'Église comme une borne mais comme un phare, ou comme un poteau indicateur, non pour arrêter mais pour conduire plus loin la pensée. Lui être fidèle, c'était le dépasser. Je n'en croyais rien. Je faisais remarquer à mes confrères de séminaire que tous ceux qui l'avaient fait s'étaient fourvoyés. Et comment "dépasser" sa merveilleuse construction métaphysique, telle que la présentaient à notre génération Aimé Forest, dans son admirable "Structure métaphysique du concret" (Vrin, 1931), le Père de Finance, dans "Être et agir" (Beauchesne, 1945) et le meilleur Gilson, "L'esprit de la philosophie médiévale" (Vrin, 1944) ?

« C'est dans ces dispositions que j'allais connaître pourtant le remuement de l'esprit le plus profond. »

(1) CRC 170, octobre 1981, p. 8 à 12.

Ayant quitté Pontoise, refusé par les carmes, « j'éprouvai de nouveau cet été-là, raconte-t-il, l'ennui de ne savoir quoi faire de mon sacerdoce dans une corporation cléricale de plus en plus hostile, où les dossiers vous précèdent partout et la hargne des démocrates chrétiens, qui sont féroces tant qu'ils peuvent ! »

**« SOUFFRIR PAR L'ÉGLISE ET POUR L'ÉGLISE... »**

À trente et un an, après sept ans seulement de prêtrise, cette nouvelle sanction hypocrite qui venait s'ajouter à la pénible série d'avaries déjà subies depuis 1948, était une dure épreuve. Mais, ayant retrouvé bientôt un autre ministère, il tourna résolument la page n'ayant pas coutume de se plaindre des persécutions et injustices subies et encore moins d'en conserver à quiconque quelque rancune ou aigreur.

« Mes malheurs importaient peu, écrira-t-il plus tard, du moment que l'Autorité souveraine, à laquelle je faisais sans cesse implicitement appel, demeurait ferme dans sa doctrine et dans ses jugements. Mon assurance, sous le poids de tant de "condamnations", demeurait dans mon union de cœur et d'esprit, que nul ne contestait, avec l'Église de Rome. <sup>2</sup> »

Un heureux caractère et une vue surnaturelle des événements l'amenaient à considérer ces ruptures, en elles-mêmes si douloureuses, comme une part de la croix que le prêtre de Jésus-Christ doit joyeusement prendre sur ses épaules pour marcher à sa suite. Il l'expliquera à ses amis à l'occasion du vingtième anniversaire de son ordination :

« La forme de la croix change, selon les lieux et les époques, mais la souffrance est la même, bénie et salutaire. Aussi ne me plaindrai-je pas du sort qui m'a été fait; il ne m'a ni décontenancé ni déçu. Tout ce qui m'est arrivé s'est inscrit dans une certaine ligne que je crois sincèrement celle du service de l'Église. Mon ignorance et mes défauts y ont eu leur part, certes, mais elle n'est pas essentielle. Parmi nous se sont élevés des novateurs résolus coûte que coûte à changer la religion, sa foi, son culte, sa discipline. Par une disposition de la Providence, il se trouve que j'ai grandi parmi eux; je les connais et ils me connaissent. Nous avons vécu

*« Nous ajoutons ici que la perte en est grande pour la société politique. Elle est hiérarchique et traditionnellement religieuse et charitable. La France, le monde manquent d'élites sacerdotales, de missionnaires, de religieuses. Nous ne détournerons jamais du "plus haut service" ceux que Dieu appelle à la sainteté. Nous autres participerons d'autant mieux, dans notre situation, à la sainteté de l'Église que ceux-là donneront de leurs richesses contemplatives et de leur force morale. »*

(1) CRC 110, p. 4. — (2) Lettre au cardinal Ottaviani, 16 juillet 1966, L. 231, p. 5.

Nous en avons une preuve éloquente : pour la préparation de Vatican II, les cardinaux, puis tous les évêques et supérieurs religieux et enfin les facultés de théologie et de droit canonique furent invités à envoyer leurs suggestions. « C'était la première fois qu'était organisée une consultation sur une aussi vaste échelle », remarque Roger Aubert<sup>1</sup>. Et notre historien libéral d'ajouter en note ce constat, ô combien significatif ! « Les réponses, au nombre de plus de 2000, furent d'ailleurs assez décevantes, la plupart n'envisageant guère que des condamnations d'erreurs ou l'une ou l'autre réforme dont on ne voyait pas comment il en pourrait sortir un véritable renouveau ecclésial.<sup>2</sup> » Voilà un aveu de taille sur l'opinion réelle de la majorité de l'épiscopat mondial à la veille du Concile. Et, contrairement au jugement tout arbitraire de l'historien libéral, de ce Concile traditionnel qu'attendait l'Église presque unanime et que le cardinal Tardini prépara activement jusqu'à sa mort le 30 juillet 61, on pouvait attendre les meilleurs fruits.

#### **ÉTÉ 1959 : RÉFUTATION DE L'ABBÉ CARTERON COMPLICE DES FELLAGHAS**

Après cette double incursion dans l'actualité religieuse et politique, en janvier et février 59<sup>3</sup>, l'abbé de Nantes reprend durant plusieurs mois la suite de ses Lettres de spiritualité. Toutefois, si ses fonctions de curé de campagne ne lui laissent plus la possibilité de participer aussi activement à la défense de la chrétienté d'Algérie, il n'en demeure pas moins fermement attaché à cette cause et toujours aussi résolu de s'y dévouer dans la mesure de ses possibilités. Ainsi, durant l'été 59, il répond très longuement à un officier d'Algérie qui le consulte sur l'opportunité de publier, dans "L'Ordre français", une étude critique de la lettre confidentielle que l'abbé Carteron avait adressée quelques mois plus tôt<sup>4</sup> aux prêtres du diocèse de Lyon. L'ami des fellaghas tentait d'y justifier l'aide que lui-même et ses confrères du Prado apportaient aux membres du F.L.N. en France<sup>5</sup>. Bien sûr ! Il faut publier ! répond l'abbé de Nantes :

(1) "Nouvelle histoire de l'Église", p. 675; Seuil, 1975. — (2) P. 752. — (3) L. 48 et 50. (4) Le 28 novembre 1958. — (5) Sur "L'affaire du Prado", qui éclata lorsque plusieurs pères furent inculpés pour complicité avec le F.L.N., cf. Jean Boisson-Pradier, "L'Église et l'Algérie", p. 46-51 (éd. "Études et recherches historiques", Paris 1968). Lire également le dossier des "Documents officiels au sujet d'une douloureuse affaire" (Lettres et déclarations de Mgr Ancel, de l'abbé Carteron, et des cardinaux Gerlier et Liénart) publié par la "Documentation catholique" du 7 décembre 1958, col. 1561-1572. Cette défense officielle, aussi maladroitement qu'hypocritement est déjà tellement accusatrice !

### 3. L'ŒUVRE DE LA SECTE PROGRESSISTE, C'EST LA RÉVOLUTION DANS L'ÉGLISE (L. 105)

Après avoir montré comment le progressisme tend à détourner l'Église de sa finalité première, toute surnaturelle, pour l'engager au service de la Cité terrestre, après avoir démasqué les intentions perfides qui président aux réformes si diverses que les nouvelles équipes sacerdotales s'efforcent d'imposer aux fidèles, dans sa Lettre de mars 62, l'abbé de Nantes aboutit à cette conclusion : le progressisme, ce n'est rien de moins que la Révolution dans l'Église, et cette Révolution est impie, sacrilège et dévastatrice.

“L'ÉGLISE QUE VEUT LA SECTE...” Le progressisme, constate le théologien, n'a que mépris pour l'Église réelle. La seule Église qu'il prétend aimer et servir, c'est celle de demain, celle de son utopie :

« Nous l'avons dit, le progressiste aime bien rire et faire rire aux dépens de l'Église, de ses coutumes vénérables, de ses petites misères ou des défauts pittoresques de ses pitoyables serviteurs. C'est qu'il est “affranchi” de tout cela, qu'il a rompu dans son âme avec ce passé bien mort et ne veut être serviteur que de l'Église future dont ils portent, lui et ses amis de la Secte, l'image dans leurs vastes cerveaux.<sup>1</sup> »

“IL FAUT ÊTRE TRADITIONALISTE POUR AIMER DIEU DANS SON ÉGLISE...” Pour mieux faire saisir le caractère monstrueux de cette attitude révolutionnaire, l'abbé de Nantes brosse tout d'abord le portrait du vrai fils et serviteur de l'Église, qui, parce qu'il l'aime vraiment comme sa Mère, la vénère humblement, et respecte avec un soin jaloux ses institutions séculaires :

« Plutôt que de suivre ces gens-là, choisissons pour pasteurs et docteurs ceux qui font souvent venir les larmes, d'admiration sacrée, d'émotion, d'amour pour toute cette œuvre séculaire, cette humanité tendre et sainte, virginale et faible qu'est l'Église. Pour eux, en effet, elle est une Mère vénérée ou, s'ils sont prêtres et évêques, une Épouse très pure pour laquelle ils éprouvent le plus grand respect, se contentant d'être les amis de l'Époux, emplis d'émotion à la voix de celle qu'Il aime.

« Les sentiments délicats de la piété manifestent sûrement, – même s'ils sont un peu aveugles et ne discernent pas trop bien des “structures” essentielles, les “superstructures” secondaires, historiques, comme on le leur reproche –, une parfaite fidélité, une grande soumission à l'Esprit-Saint qui est l'âme de cette Église-là. Et c'est pourquoi ceux qui nourrissent

(1) L. 105, mars 1962.

LES AUTORITÉS CÈDENT SANS CESSER AUX RÉVOLUTIONNAIRES, MAIS CES CONCESSIONS NE FONT QU'EXASPÉRER LEUR VOLONTÉ DE SUBVERSION TOTALE. « Il est indubitable que, depuis vingt ans, mais d'une manière extraordinairement accélérée depuis peu, les élites sociales et les autorités spirituelles ont adopté pour système d'accorder volontiers à la révolution ce qu'elle réclamait, en déclarant l'objet légitime et bien-fondé, dans l'espoir d'éviter ainsi un conflit ouvert et la déroute. Nationalisations et clergymen, messe en français et indépendance des peuples, ces satisfactions partielles devaient ralentir, embourgeoiser la révolution et amener la paix. On ne voulait pas remarquer cependant que les révolutionnaires ne prêtent guère attention à ce qu'on leur accorde, à quoi ils avaient mis tant de passion, mais au seul fait qu'une nouvelle fois on leur accorde ce qu'ils réclament, ce qu'ils arrachent plutôt à l'autorité. Ils ne voient là qu'un aveu de faiblesse et de démission. Chaque fois leur orgueil, leur ambition anarchique sort de la contestation plus ardente et plus intraitable. Bien loin de se satisfaire de ce qu'ils obtiennent, les concessions exaspèrent leur volonté de subversion totale et de domination. C'est ainsi que les autorités sociales ont nourri la révolution de leur propre substance et l'ont "bâtie" comme "interlocuteur valable". La première session du Concile a permis de mesurer l'étendue universelle du désastre. Une minorité progressiste a dominé ou a réussi à le faire croire sans protestation notable de l'autorité, ce qui revient au même... »

Après cette analyse exacte de la situation de janvier 63, l'abbé de Nantes en arrive à la prospective et aux projets. Eh bien ! le fait est notable, le programme proposé il y a vingt-cinq ans continue à définir, sans qu'il soit besoin d'y changer un seul mot, la difficile mais sûre ligne de crête de la Contre-Réforme catholique ; les avertissements pathétiques indiquant à l'avance les écueils sur lesquels la barque du mouvement traditionaliste et contre-révolutionnaire risquait de se briser demeurent, à l'évidence, d'une actualité brûlante.

QUE FAIRE DANS CE DRAME ? SE GARDER DE TOUTE INSUBORDINATION OUTRECUIDANTE. « Voilà donc le drame où nous sommes engagés et, je le souligne à dessein, qui nous dépasse absolument, vous et moi. J'insiste, pour vous garder d'entrer dans maints cercles, mouvements ou ligues qui prétendent instaurer la contre-révolution dans l'Église, et en particulier contraindre l'épiscopat français à plus de

*légitime, puisqu'ils sont le pouvoir et la majorité démocratique ! Nous serons les hérétiques et eux l'orthodoxie, eux seuls l'Église "qui ne fait pas de politique" et marche vers l'avenir joyeusement. Et tandis que de Gaulle poursuivra de sa vindicte tout ce qui se dressera contre lui, le fossoyeur de la France, le corrupteur de l'Église, les théologiens justifieront sa haine, légitimeront ses crimes et voueront au feu éternel ceux qu'il condamnera à mort. » (L. 128)*